
Stéphan Geonget, *La notion de perplexité à la Renaissance*

Véronique Ferrer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/6763>
ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2008
Pagination : 428-430
ISBN : 978-2200-92445-4
ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Véronique Ferrer, « Stéphan Geonget, *La notion de perplexité à la Renaissance* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 14 janvier 2010, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/6763>

peut signaler une dimension plus éclectique de la quête paradisiaque, celle des marins, des géographes et des cosmographes du monde musulman médiéval qui bâtirent eux aussi des paradis perdus (ibn al-Faqîh al-Hamadhânî, Gharnâtî, Qazwînî...). La principale différence, qui mérite d'être soulignée, est que le héros oriental, Iskandar (Alexandre le Grand) ou le navigateur anonyme, par exemple, transportent le lecteur vers des paradis insulaires doubles, à la fois situés en Orient (dans les mers d'Inde et de Chine) et en Occident (dans les îles et contrées paradisiaques, Canaries). Dans ces périples s'inscrit de surcroît une dimension mystique qui les mènent vers les peuples eschatologiques, Gog et Magog, ou les cités idéales des confins là encore occidentaux et orientaux du monde (Jabulsâ, Jabulka) qui annoncent le paradis céleste et, au fond, l'Orient musulman réalise, quoique schématiquement, la synthèse d'une image du paradis. Notons enfin que la montagne cosmique assimilée au paradis est un lieu où convergent à la fois les croyances orientales et occidentales.

Ainsi, comme Corin Braga l'a montré avec un regard novateur et érudit, si le paradis terrestre est résolument perdu, le paradis céleste, dans sa dimension mystique, revêt pour l'explorateur la forme d'une promesse, voire d'une certitude.

Anna CAIOZZO,

Université Paris 7 – Denis Diderot.

Stéphan GEONGET, *La notion de perplexité à la Renaissance*, Genève, Droz, 2006, 484 p., 26 cm (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », 412).

Ce travail imposant naît d'un pari aussi risqué qu'ambitieux, celui de sonder les remous de la conscience, d'explorer les turbulences de l'intériorité. Pareille interrogation philosophique trouve cependant une pertinence historique : époque de rupture, de crise confessionnelle, de guerres fratricides, le XVI^e siècle est enclin aux doutes, aux questionnements, bref à la perplexité. L'emploi du terme au singulier masque en vérité un pluriel : si la perplexité au sens psychologique du terme trouve un répondant à la Renaissance, elle revêt des acceptions spécifiques, notamment juridique, théologique ou morale, que Panurge, figure privilégiée par Stéphan Geonget, semble subsumer. La matière est donc riche et de fait inexplorée : la bibliographie rabelaisienne reste béante sur la question alors que les études générales, surtout germaniques et anglo-saxonnes, n'abordent pas le sujet au XVI^e siècle. D'où la volonté de l'auteur de faire l'archéologie de la notion, à tout le moins dans les deux premières parties de l'ouvrage, respectivement consacrées aux définitions juridique puis théologique du terme, et à leur illustration dans la littérature contemporaine. La troisième partie s'attache, pour sa part, au cas de Panurge, dont la perplexité singulière ne

peut se comprendre qu'à travers les traditions qu'elle cristallise tout en les dépassant.

Trouvant son origine dans les œuvres de théologie, la perplexité gagne le domaine juridique civil en désignant une antinomie de lois. Dans un premier temps, Stéphan Geonget s'intéresse à la naissance de la notion juridique à travers les textes des juristes et des théologiens du Moyen Age jusqu'au XVI^e siècle, avant de montrer l'extension sémantique que connaît la notion au fur et à mesure qu'elle s'impose dans le domaine des lois. L'auteur se livre alors à une recension rigoureuse des définitions figurant dans les dictionnaires et autres textes juridiques. Le développement n'évite pas certaines lenteurs, mais il a le mérite de montrer la complexité croissante de la question, qui va de pair avec le durcissement de la critique des *Pandectes*. En s'appuyant sur un vaste corpus d'œuvres juridiques et littéraires, Stéphan Geonget fait, dans un second temps, l'inventaire des méthodes de résolution des cas perplexes par le juge : 1/ interpréter et concilier les textes contradictoires ; 2/ s'en remettre à l'opinion commune ; 3/ préférer l'une des deux parties à l'autre ; 4/ renoncer à juger l'affaire et renvoyer les parties ; 5/ recourir aux dés ; 6/ en appeler à la fiction ; 7/ s'abandonner au jugement du prince ; 8/ espérer de Dieu un miracle. Ces méthodes ont en commun d'exiger du juge une ingéniosité et une imagination exceptionnelles, ce qui explique sans doute l'intérêt très vif qu'elles suscitèrent chez des écrivains comme Rabelais ou Montaigne. Cette sous-partie, plus dynamique et plus savoureuse que la précédente, offre d'excellentes pages sur ces deux auteurs. L'on retiendra tout particulièrement les analyses sur la posture radicale d'un Montaigne sur la justice (p. 72-83), ou encore le développement sur le jugement de Bridoye dans le *Tiers-Livre* (p. 101-110).

La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée à l'acception théologique du terme, porte sur le déchirement fondamental que connaît l'homme chrétien depuis la Chute, puis de manière plus spécifique, aux cas de conscience, à savoir le choix entre obéir au prince ou à ses propres idées, entre la vie mondaine et la foi, entre l'utile et l'honnête. Dans son premier axe, Stéphan Geonget envisage l'écartèlement du chrétien suivant les différents courants confessionnels qui caractérisent l'époque : la tradition paulinienne du tiraillement entre la chair et l'esprit chez les Evangéliques (Marguerite de Navarre, Jean Bouchet, Clément Marot), la tradition augustinienne de la misère humaine consécutive au péché originel chez les Protestants (Bèze, Calvin), la tradition grégorienne de la perplexité diabolique chez les Catholiques (Penafort, François de Sales, P.-V. Palma-Cayet), l'excès d'amour divin chez les mystiques. Si elle propose des analyses stimulantes, cette section présente un certain nombre de faiblesses, dues à un corpus incomplet. Il aurait fallu enrichir le développement sur la perplexité « protestante » par l'étude d'œuvres de poésie réformée : Aubigné, La Roche-Chandieu, Sponde et tant d'autres. Il manque aussi une définition plus vigoureuse de ce que pourrait être une perplexité spécifiquement

catholique. Mais il est vrai que la conclusion générale remédie en partie à ce défaut de précision.

La seconde section de cette partie, s'intéressant à « la conscience perplexe », propose en revanche des analyses très convaincantes et plus proportionnées, où se dessine clairement la ligne de partage entre confession protestante et confession catholique sans masquer les contradictions internes (cf. Castellion) ni les cas à part (cf. Montaigne). De manière très pertinente, Stéphan Geonget aborde la question du serment perplexe à travers l'exemple de Jephthé, prisé des théologiens des deux bords, pour qui il devient un instrument polémique destiné à défendre des points de doctrine. À ce titre, les pages sur l'ambiguïté idéologique de Buchanan sont remarquables. L'auteur s'attache aussi dans cette section à un cas majeur de perplexité au XVI^e siècle, à savoir le choix entre obéir au roi et obéir à Dieu : sans rien ôter à la justesse des remarques développées à cet endroit, on regrette que l'auteur n'ait pas porté plus d'intérêt à la position des monarchomaques alors qu'il s'attarde sur l'exemple, plus attendu, de Montaigne. Enfin, la section se clôt sur l'analyse des cas de consciences, qui caractérisent la fin du siècle catholique.

La troisième partie, consacrée à la notion de perplexité chez Rabelais, se penche presque exclusivement sur la figure de Panurge. L'auteur a beau justifier sa démarche en affirmant que Panurge condense les questionnements de son siècle, ce rétrécissement du champ d'exploration peut être sujet à critique : sans nuire à la cohérence d'ensemble, cette ultime partie se rattache mal aux deux premières. Reste qu'on y trouve des analyses neuves et stimulantes qui invitent à l'indulgence sur la pertinence du cheminement final. Stéphan Geonget nous propose en effet deux lectures originales de la perplexité rabelaisienne et de sa résolution. La première interroge le parcours méandreux de Panurge, qui le conduit à la révélation ambiguë de Bacbuc : aucune vérité préalable ne peut résoudre sa perplexité, ou plutôt la vérité salutaire est à inventer. Seul face à ses inquiétudes, le personnage doit se réapproprier un destin qu'il doit assumer en attendant mieux. C'est que la perplexité est « l'expérience privilégiée, dit Stéphan Geonget, d'un manque en même temps que l'espérance d'une progression vers une autre lumière ». Nous en venons ainsi à la deuxième lecture, d'inspiration évangélique. La perplexité constitue dans ce cas une étape nécessaire dans le chemin vers le salut, vers la Jérusalem céleste, dont l'abbaye de Thélème, avec laquelle elle présente bien des accointances, constituerait une sorte de prélude.

À n'en pas douter, Stéphan Geonget apporte un regard neuf sur l'œuvre rabelaisienne qu'il connaît parfaitement et qu'il commente avec brio. Il réussit aussi son pari en prouvant, à travers un vaste corpus de textes théologiques, juridiques et littéraires, l'opportunité philosophique et historique d'un sujet difficile mais particulièrement séduisant.

Véronique FERRER,

Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3.